

À LIVRES CROISÉS

essai romancé sur le sujet de l'Art-sciences

Xavier HIRON

Présentation (4^{ème} de couverture)

Des circonstances extra professionnelles amènent une femme scientifique et un chroniqueur de métier à confronter leurs points de vue sur les évolutions récentes des formes d'expression de la sphère artistique. Leurs échanges révèlent des sensibilités et des cultures à l'origine diamétralement opposées, mais qui tentent de cohabiter selon des modes sociaux dont les justifications induites et les bien-fondés restent à définir.

Un essai romancé

L'auteur de ce petit essai romancé ne se fait pas d'illusion : en fonction de l'horizon de chacun de ses lecteurs, il est possible que certaines pages (mais pas toujours les mêmes) soient jugées polémiques, ce qu'on ne manquera pas de lui reprocher. Mais l'auteur a confiance : il envisage cette confrontation latente comme un bien nécessaire, dans le cadre d'une critique sociale positiviste.

Remerciement :

Avec la participation amicale d'Alain Némoz, Professeur émérite, ancien Président de l'Université Joseph Fourier, ancien Directeur de la Maison de la Culture de Grenoble et co-fondateur du premier CCST de France (qui devint, par la suite, un CCST-I*), et que je tiens à remercier pour avoir joué le jeu du débat universitaire.

* Cette adjonction du I, n'est pas neutre. Elle fit l'objet de débats, car elle marquait un changement radical du projet qui, au lieu de poursuivre l'idée d'une culture commune, instaurait une division, en introduisant le concept de « culture industrielle », laquelle n'existe pourtant pas vraiment en soi. Il s'agissait, au-delà des mots, d'une réorientation politique : d'où le débat.)

Un essai romancé

À LIVRES CROISÉS

Théorème : « Il ne suffit pas de prouver que certains points communs habitent deux notions contiguës pour affirmer qu'elles recouvrent un seul et même concept. »

Elle était belle. Grande, souple, plutôt blonde. Pour peu qu'il s'en souvienne, lui ne s'était pas placé près d'elle intentionnellement. Mais peut-être, malgré tout, pas tout à fait innocemment non plus... ? Cependant, leurs chevalets étaient positionnés là : cette autre masse rigide placée à côté du sien, dans une périphérie éloignée de la pièce. À la limite de cette grande marée concentrique des autres chevalets, sous la lumière à peine plus ombrée des orbes dégradés.

Structures de bois claires et vides, à l'origine, et strictement semblables les unes aux autres, toutes allaient recevoir le même support de carton épais aux arabesques veinées, bientôt recouvert d'une forte feuille de papier Ingres, format raisin. Ou Arches, selon la technique escomptée, ou le rendu désiré : une pince à dessin - ou

Un essai romancé

deux, parfois - les maintenant fermement attachées en leur sommet. Toutes semblables, dans leur totale nudité, à l'origine...

Toutes, certes, allaient accueillir cet effort besogneux de leurs valeureux détenteurs, dans cette clarté inconfortable des éclairages zénithaux. Et là, parmi l'éclaboussante douceur jaunâtre qu'ils dispensaient, se produirait à nouveau ce doux miracle, à chaque nouvelle session réitéré : que, recevant des mains de leurs auteurs la même somme, exactement, de signes reproduisant cette scène identique que l'on avait méticuleusement agencée pour eux, à peine décalées les unes des autres de quelques degrés dans leur angle de vision, chacune se mettra paisiblement à vivre sa vie particulière, s'insufflant d'une respiration naissante et subitement autonome. Une respiration de nouveau-né, se démarquant peu à peu de sa frileuse voisine, pour devenir une existence à part entière : cette explosion spontanée qui désirait accéder à sa proche vitalité.

De fait, la même touche carminée se découvrira sous chaque apposition appliquée du pinceau. Mais son velouté légèrement pourpré, sa singulière profondeur ou son intensité tranchante ne devraient rien à personne. Le cadrage, la lumière, la douceur ou la dureté : autant de paramètres qu'il faudra bientôt dominer, et dont la maîtrise encore hésitante appellera des réponses différenciées...

Vibrant ou sec sera le trait ; gras ou limpide, voire empâté. Telle frêle esquisse à dominante mauve se perdant dans la belle fluidité massive de la page, cependant affectée d'une béance insoutenable... Ce nouvel enjeu accaparera de facto toute son attention ; boira jusqu'à sa dernière goutte de concentration, dans la moiteur intarissable de la pâle clarté qui les entourait. Et pour ces quelques heures d'un pénible enchantement, autant que d'une intense bataille contre soi-même, plus rien de concret n'existera autour de lui.

Un essai romancé

Pour cette nouvelle séance, ouvreuse d'une composition originale, le professeur avait demandé à ses auditeurs d'opérer un changement radical dans l'attribution des postes d'observation, afin de forcer ses élèves à modifier leur perception de l'espace, leur proposant de nouveaux points de vue sur la scène. Elle et lui s'étaient alors retrouvés bêtement là, scrutant de concert l'agencement coloré qui leur était réservé ; s'étant à peine salués, lui semblait-il (ou, à tout le moins, fort évasivement), tellement l'appréhension que suscitait en eux ce rapport étonnant aux couleurs exacerbées qui se proposaient à leur vue accaparait déjà toutes leurs sensations...

*

*

*

« L'histoire n'est qu'un continuum fait d'unanimes ruptures. Comme la vie elle-même est faite de constantes brisures. Toutes les histoires, sans exception aucune : des itinéraires individuels les plus vulnérables aux destinées communes les plus extravagantes.

Dans le brouillard de la vie planétaire, des civilisations se lèvent à la vue de tous, forcissent et embellissent. Puis, un jour pourtant, elles disparaissent de la vue de chacun, puis meurent. Les savants, les artistes, le genre humain dans son entier : tous œuvrent dans des hasards grandioses, absolus, titanesques, colossaux, dithyrambiques même, tandis que leurs logiques s'enorgueillissent d'une moindre ténacité. Pour ces individus-ci, la nostalgie n'est pas de mise, quand on vise à la modernité ; cette modernité ancienne comme le monde, mais si chèrement conquise... !

Un essai romancé

Modernité : quelle est la nature exacte de ce terme ? Son fondement est-il impétueux ? Comment définir ce qui soudain n'est plus, mais renaît toujours identique à elle-même ? Idem en est-il du sentiment inaltéré du Phénix : la résurgence de ses cendres n'est-elle qu'une rupture tendrement consommée ?

Et la véracité, dans tout cela ? Cette véracité qui se tient droite, claire et pure : toute blanche dans les matins gelés comme dans les ardeurs les plus torrides de l'été ; cette véracité d'être : est-elle un guide en puissance, une entité accidentelle, ou bien une démarche de forcené... ? Une abstraction que l'homme aura, par inadvertance, comme trouvée sous le pas d'un cheval ? Ou qu'il lui faudra sans cesse à lui-même recréer ? Le mythe des humanités restera-t-il toujours et pour toujours intact ?

Comment, dans ces circonstances-ci, se bien positionner sur cette échelle mobile du temps : électrons libres dissipés parmi les vapeurs imaginaires ? Ou telle une coquille vide, submergée au creux houleux de l'océan ? Une coquille vide de sens, mais qui résisterait en permanence à son torride enfouissement, son terrible engloutissement ?

Est-il si simple, pour chaque individu, de se positionner dans cette histoire inaboutie de l'homme ? Au sein de ce panégyrique en devenir ? Non dans son Panthéon - ce Parthénon qui, au reste, n'existe pas encore réellement, tant que celui-ci n'aura pas pris entièrement corps hors du désir socialement réinventé... - ; mais,

Un essai romancé

dans ce continuum de la vie qui nous broie méthodiquement, laisser affleurer cette trace fugace qui nous emporte... et d'où l'inaliénable et sa matière ne seraient qu'une manière, en quelque sorte (et tout en raisonnant par l'absurde), de mesurer l'effacement – notre propre effacement -, sans fausse contrainte ni sentiment ? Et d'où les ruptures qui les auront provoquées, aussi, ne seraient qu'une vulgaire chiquenaude, une anicroche quasi anecdotique sur cette mer étale de nos devenirs... ? Puissance évocatrice des Golgotha !

Le Château, que je lisais délictueusement étant adolescent, me paraissait l'exemple type de ce genre de questionnement. Du fait de nos frustes psychologies sociales, lesquelles, en permanence, nous questionnent insidieusement sur nous-mêmes, nous nous interrogeons sans discontinuité sur le positionnement flottant qu'il convient d'instaurer entre nos êtres personnels et nos avenir collectifs. Mobilité instable de nos entités farouches ; mais mobilité totalement ancrée et, dans le même temps, totalement immobile, puisque toujours autocentrée. Mobilité de nos ombres et de nos lumières : telle serait, en réalité, notre définition ? »

*

*

*

- Me prêteriez-vous un peu de votre vert ?
- De mon... Je vous demande pardon ?

Un essai romancé

- De votre tube de vert ? J'ai oublié d'en racheter un, depuis la semaine dernière.
- Ah oui, mon vert. Tenez, j'étais un peu absorbé dans mes pensées.

Elle en appliquait un cordon précautionneux sur sa palette de plastique qui, autrefois, fut d'un blanc immaculé.

- Merci, je vous le revaudrai.

Ses yeux brillèrent furtivement, avant de replonger dans l'écran blanc et poudreux qui, peu à peu, sous ses coups de pinceaux soigneusement affairés, se colorait progressivement. Lui esquissa un mouvement de corps, se penchant un peu de côté, sans même se commander. Il lui fallut s'avouer qu'elle avançait avec une rigueur et une sûreté très remarquables ; que son geste était limpide, ferme, autant qu'appliqué – peut-être même un peu trop mesuré, d'ailleurs ? -. Mais que sa couleur, quant à elle, fluide et diluée, coulait à merveille dans le repli des aplats vertigineux de sa composition. Plus laborieuse lui parut, soudain, sa propre tentative.

- Vous venez ici depuis longtemps ? lui demanda-t-il avec curiosité.
- Pas tant que cela. Mais je dessinais déjà beaucoup, étant enfant.
- C'est un don naturel, si je comprends bien.
- Un peu de ça, je suppose. Mais n'exagérons rien : il me reste tant de progrès à faire.

Il scrutait de nouveau le fond de l'estrade, tentant de mesurer où se situait la bonne limite à instaurer entre le clair frontal qui s'épanouissait sur le devant de la scène et cette noirceur diffuse qui l'auréolait somptueusement en arrière-plan.

Un essai romancé

- Moi, j'ai toujours eu du mal avec les valeurs. Et la couleur, ça n'est manifestement pas mon fort non plus, apparemment ?

(À son tour, elle s'était instinctivement penchée, afin de prendre le temps de se forger un jugement circonstancié sur la question qui venait de lui être posée.)

- Vous y allez trop franchement dès le début, je pense ; il vous faut garder de la réserve pour pouvoir monter progressivement vos valeurs à votre goût, en fonction de leur répartition future. Si vous en mettez trop tout de suite, vous ne pourrez plus revenir en arrière à votre guise.
- Ah... ? (et après un moment d'intense contemplation du résultat de ses premières tentatives laborieuses :) Merci pour le conseil. Si j'avais une autre feuille disponible, je crois que recommencerais sur le champ.
- Eh bien, justement, j'en ai une... (L'ayant soigneusement extirpée de son classeur pour ne pas la froisser, et faisant en sorte de perturber le moins du monde le travail du restant de l'atelier, elle la lui tendit prestement). Ça vaudra pour votre vert, ajouta-t-elle, avec un demi sourire entendu.

*

*

*

« *Le Château* de Kafka : fascinante entité de l'immobilité statique et de la volonté humaine en plein renouveau dynamique. Point affolé de l'être pris entre ses deux pôles, dont il ne mesure ni la force de son étincelle initiale ni son étrange éloignement distant. Ni

Un essai romancé

la puissance surnaturelle de son attraction en perpétuelle mutation... L'être attiré par lui-même, autant que repoussé par sa propre entité. Volonté de puissance sourdement inassouvie ; ou docilité enthousiaste de ses passions réenfoüies ? L'homme ne maîtrisant aucunement ses amplitudes maximales, malgré les velléités de cadrage de son être égaré parmi les veines touffues de ses intentions...

L'homme : ce château égaré dans le fourmillant dédale de ses intentions. La valse morbide de nos peureuses réalisations... Voilà donc le concept qui lui faudrait développer !

Il n'aurait qu'à y songer par le menu : car, pensait-il, à l'échelle de l'être, seules les intentions sont pérennes. Les réalisations, pour leur part, nous clôturent... Elles clôturent le ciel au-dessus de nos têtes, tout comme les mers, tout autour de nos êtres, contraignent les terres. Elles qui bornent nos univers en noumènes solides, à tout corps accessibles... Mais, en l'espèce, n'aurait-on jamais rien perçu de plus contraire à la rêverie ? De plus assassin pour nos imaginaires et pour nos flâneries ? Nos territoires insoumis, bien rentrés à l'abri de nous-mêmes, sous nos lucarnes de fantoches...

Fantasques nous sommes ; fantasques nous demeurerons. Coûte que coûte et vaille que vaille. C'est le credo des vents austères dont nous nous sommes parés ; le credo invisible que nous nous sommes accaparés, au fil des temps, et qui, continûment, flue sur le galbe de nos épaules... Pour nous, ces viles échancrures de fiel ; mais nous les préservons en nous, pourtant, à peine

Un essai romancé

auréolées des rayons pâles du soleil. Comme un château sous la marée : nous, masses de sables, au lointain effondrées...

Nous en relèverons-nous, nous, les bâtisseurs de nos éternités ? Il est possible que oui. Mais, plus vraisemblablement, il est probable que non. Cela revêtira-t-il, d'ailleurs, une quelconque importance ? Nos espaces frileux aux verts changeants continueront de s'épanouir dans l'air ambiant qui nous entoure, comme toute saison se délite. « Pas d'espérance, pas d'espérance ! » criait le marin voyant devant ses yeux, intensément brûlés par l'avenir incertain du monde, la terre au lointain s'effriter... ; puis se désagrèger entièrement, pour venir lentement s'abîmer à ses pieds. »

*

*

*

Elle, elle avait fini par repérer sa tendre gaucherie. Lui qui tentait, avec une touchante pugnacité, d'irriguer de traits batailleurs sa grande page blanche, dans cette perspective rêvée, sans aucun doute, de s'inventer des avenir irradiants et sous-tendus de belles envolées lyriques. Le tout empreint d'un médium transparent et pointant ostensiblement vers un autre infini que celui de la terre qui les entourait... Bien que cela fût peine perdue : son dessin échouant lamentablement à commencer de vibrer, avant même d'avoir embarqué vers une quelconque Babylone promise – véritable Eldorado de sa souffrance... -.

Un essai romancé

Ses gestes, parcourus de discrets soubresauts, atterrissaient en quelques lagunes de parfait inconfort. Ou bien s'enlisaient en des marais usés, comme embourbés dans un vague cimetière d'intentions puérides, que fuyaient ostensiblement la fluidité et la maîtrise. Pourtant, restait visiblement intacte l'aspiration à l'équilibre et à la pureté : soit un étonnant mélange d'absence et de vitalité.

- Vous devriez essayer de construire plus amplement vos traits.

Le professeur, qui avait momentanément disparu du champ de vision des deux protagonistes, venait de ressurgir derrière le malheureux en peine avec sa composition.

- Et qu'est-ce qui vous a pris, pour commencer, d'entamer votre esquisse au fusain ? Prenez plutôt un crayon à papier moyen : un HB, par exemple. Vous avez ça ?

Un peu hagard, le malheureux trifouilla vaguement, et visiblement bien mal à l'aise, dans une trousse qu'il avait déposée, comme tout un chacun, sur l'étroit rebord de son chevalet.

- Allons, reprenez-moi tout ça, vous voulez bien, s'impatienta le professeur. (Et extirpant prestement de la poche supérieure de sa blouse, d'un geste vivement dirigé vers sa poitrine, le trésor demandé :) Le dessin doit être droit, ferme et précis, si vous voulez être à même d'appliquer la couleur avec exactitude.

L'ayant intensément contemplée, il détacha la feuille qu'il jugeait indigne de ses corrections ; la retourna d'un geste ample, pour venir faire glisser sur son revers la mine acérée du crayon, y appliquant une force strictement dosée, dans une circonvolution ample du bras, régulièrement canalisée.

Un essai romancé

- D'abord la mise en place des masses générales...

Puis deux traits vinrent traverser la rotondité délimitant l'auréole de pénombre qui sévissait au-delà des accessoires emplissant la scène. Lui s'admit sur le champ, un brin admiratif d'ailleurs, cette facilité évidente du dessin déposé en un tour de main, avec autant de délicatesse que de concision - comme le rendu final se devait d'être, se disait-il, dans l'esprit aguerris de son professeur -.

- Voilà, à vous de jouer maintenant : je ne vais tout de même pas faire tout votre dessin à votre place ! lui dit le professeur, en remettant dans sa poche la pointe qui venait de survoler le silence médusé de la classe entière. Et il laissa son interlocuteur penaud et interrogatif, dévisageant un moment la surface qui venait d'être superbement balafrée.
- Vous êtes nouveau, lui chuchota-t-elle l'instant d'après. Ne vous en faites pas trop : vous allez rapidement vous affirmer, je suppose.

Puis elle glissa elle aussi, rapidement son regard sur le tracé fin épuré, avant de recentrer son attention sur sa propre production, sans montrer plus de commisération que cela pour la perplexité légitime de son voisin.

- Et puis, par nature ou par obligation, ajouta-t-elle sourdement, il a toujours été un tantinet pète-sec.

*

*

*

Un essai romancé

Alors qu'il rentrait chez lui, son esprit n'était accaparé par aucune idée préconçue. Son esprit vagabondait plutôt par des contrées indéfinies, empli d'une cruelle et forte lassitude. Il était près de minuit, tandis qu'il venait de traverser à pied un bon quart nord-ouest de Paris, et il était bien obligé d'admettre que ces cours du soir paraissaient plus éprouvants que ce qu'il s'était d'abord imaginé.

Lui était écrivain par vocation, et sa démarche vers le dessin était mue par une pure curiosité. Il avait développé ce sentiment que ce qu'il percevait de cette activité lui permettrait d'accéder plus aisément à un effort de concentration intense et à une construction plus approfondie de ses propres récits. Pour être plus exact, en vérité, sa proximité d'avec les mots, il la jugeait lui-même essentiellement auditive, voire teintée d'intellectualisme. Voilà pourquoi il s'était imaginé que travailler son attention visuelle, comme mettre à l'épreuve la globalisation de son regard, tout cela pourrait lui assurer une meilleure maîtrise de la conduite de ses écrits inventés.

À dire vrai, des fictions, il en avait bien peu produites, jusqu'à présent. Et pour cause ! Cette manière filmographique d'aborder des scènes panoramiques, voilà ce qui manquait le plus à l'impulsion créatrice de ses textes. Son activité principale - celle par laquelle il s'était, bon an mal an, forgé une modeste réputation « dans le milieu », comme on disait -, se cantonnait essentiellement au domaine des essais à forte teneur journalistique.

Mais désormais, il ressentait qu'il avait besoin d'oxygène. De changer de paysages, tant il avait fini par nourrir, au fil des années, le désagréable sentiment de toujours ressasser la même pénible rengaine ; d'user la même ficelle grossière, sur un plan à peu près préconçu. Il avait même projeté, pour cette occasion fantasmée – mais qui sait, un jour peut-être... ? -, pouvoir changer de nom ; ou, comme cela se disait désormais, prendre un pseudo, afin de se donner

Un essai romancé

la chance de divaguer vers d'autres sphères – : vers quels horizons le conduiraient-elles ? Ce challenge résonnait fort en lui -. Il avait même envisagé pouvoir transformer jusqu'à sa personnalité intérieure.

Mais il ressentait aussi combien cet effort qui ne s'imposait pas de façon naturelle chez lui était épuisant, voire éreintant. Dans cette perception momentanée qui s'abattait subitement sur ses épaules, il n'y avait pas que l'heure tardive qui en était la cause. Il sentait que son esprit, passablement mis à mal par l'effort surhumain de concentration qu'il venait d'accomplir, s'était comme liquéfié, tout autour de lui. Évaporé et comme désintégré ! Pourtant, il continuait à beaucoup escompter de cette nouvelle expérience. Le temps, il le savait, jouerait certainement en sa faveur : il n'avait qu'à poursuivre l'effort entrepris.

Ce soir-là, tout en remontant la dernière portion de l'avenue, à cette heure désertée, il lui semblait que la chaleur venait comme s'agglutiner plus fortement sur les trottoirs. L'été était luisant sur les murs ; et même l'ondée furtive n'avait pas réussi à faire fondre la pesante lourdeur de l'atmosphère. Un peu avant de tourner au coin de sa rue, sous le faible halo de la lumière d'un kiosque, il perçu une affiche dont l'iconographie l'interpella.

*

*

*

Bien qu'elle en connût déjà exactement les termes, elle décacheta fiévreusement la lettre qui lui était adressée :

Un essai romancé

Chère Madame et très Chère amie,

Comme vous ne le savez que trop bien, y ayant largement contribué jusqu'à ce jour, dans le cadre de la recherche de développement des outils sensoriels, notre groupe de travail sur le Rayonnement autonome projette de créer puis de pérenniser un événement médiatique de grande ampleur, qui se voudra fédérateur.

L'objectif de notre projet est de donner une audience concrète à la pépinière florissante d'outils innovants que les différents laboratoires de notre communauté scientifique, très active dans ce domaine, mettent au point et développent depuis de nombreuses années. Cette initiative fait suite aux fructueux échanges organisés sous le patronage du Conseil supérieur pour le développement des formes nouvelles d'expression multimédia, lequel s'est - ayant reçu sur ce point vos clairvoyantes recommandations - entièrement orienté vers la valorisation technologique.

D'après les conclusions de ses premiers travaux, il devient d'une portée capitale de « conférer une âme à ces enjeux cruciaux, qui viennent comme irriguer le sillon des sciences, des savoirs et des pratiques culturelles de demain. »

Au-delà de l'enthousiasme patent et du légitime optimisme que nourrissent les louables intentions de ce lyrisme affleurant, une réelle opportunité de rencontre est à bâtir entre deux pôles de l'activité humaine qui, de tout temps, se côtoient au cœur des sociétés, mais ne se mêlent pas encore tout à fait l'une à l'autre. Les conditions sont désormais réunies, nous semble-t-il, pour qu'un tel état de fait ancestral se fissure et que les arts et les sciences commencent à s'entremêler intimement.

Un essai romancé

C'est la raison pour laquelle le Comité a pensé faire appel à vos services pour animer, avec la rigueur et la compétence qui caractérisent vos actions, l'Atelier d'échanges et de promotion des sciences culturelles innovantes que notre fédération de laboratoires escompte ouvrir à ses étudiants, dès la rentrée prochaine.

Votre rôle sera, outre sa supervision administrative et comptable, plus particulièrement orienté vers la réalisation des projets de fusion entre Art et Sciences, en amenant les communautés artistiques à s'intéresser aux formes nouvelles d'expression et de langage que font poindre les évolutions technologiques les plus récentes qui leurs sont destinées.

Nous sommes persuadés, chère Madame, que ce projet saura soulever votre enthousiasme et emporter votre adhésion. La première réunion du groupe de pilotage de l'Atelier se tiendra jeudi en huit, dans la salle ordinairement affectée à la réunion de notre Comité consultatif, et nous avons l'honneur d'y escompter votre présence. Un mail de confirmation vous précisant l'ordre du jour de la séance vous sera envoyé prochainement.

Veillez recevoir, chère Madame et très chère amie, nos chaleureuses salutations confraternelles,

*Par mandat
Le président du Comité.*

*

*

*

Un essai romancé

Le message que le modeste placard affichait, et qu'il lut de fort mauvaise grâce, lui renvoyait l'image d'une pensée trouble qui, depuis peu, s'épanchait au fond de lui, le travaillant profondément dans sa chair. Du spectacle dont elle cherchait à vanter les mérites, lui n'aurait su dire, de prime abord, dans quelle catégorie spatiale il devait le ranger : technico-culturelle ? artistico-opportuniste ? ou quelque chose comme scientifico-artistique ?

Ce flou entretenu était devenu la cible privilégiée de son humeur taciturne du moment. Il n'avait que trop bien tenté de glorifier l'élévation classique de la puissance formelle dans les Arts des XVII^e et XVIII^e siècles pour ne pas prendre la mesure des véritables tâtonnements fébriles dont ces tentatives dégingandées étaient, selon lui, porteuses. Elles lui remirent aussitôt en mémoire les lignes d'un mot d'humeur qu'il avait posté, quelques semaines auparavant, dans les colonnes d'un journal parisien à grand tirage et qui, à sa grande surprise, furent immédiatement suivies d'une salve de répliques, ouvrant un débat de fond passionné qui ne fut pas pour lui déplaire.

À la suite d'un préambule de circonstance introduisant et « contextualisant » (comme cela se dit communément de nos jours) le sujet abordé, cet article affirmait tout de go :

« Je m'insurge contre la notion d'artiste scientifique. Ou, plus exactement, contre son institutionnalisation. Notamment par le biais de la prise en compte, non seulement civile, mais désormais universitaire, du statut d'artiste-chercheur.

(...)

Il est en soi une évidence que chacun reconnaîtra : un rapport esthétique est indubitablement à découvrir dans

Un essai romancé

les produits que fournit, de nos jours, la science, que ce soit en termes de résultats ou pour ce qui concerne les fonctionnalités et le design des équipements qui lui sont dédiés. Mais vouloir prétendre, pour cette raison seulement, qu'il se dégage de facto une parfaite adéquation avec le travail de l'artiste serait méconnaître profondément les spécificités de la démarche artistique, telle qu'elle se développe depuis des siècles au cœur de l'entité artiste. Et, partant de ce constat, ce serait tenter d'ignorer les portées humaine et sociale fondamentales de l'Art.

Mais ce qui est plus grave encore, ce serait perdre définitivement de vue les fondements intrinsèques de la science, en tentant d'instaurer – ou de réinstaurer, la tentative n'étant pas première - le scientisme en tant que démiurge. »

Quelques paragraphes plus bas, le lecteur pouvait poursuivre, se souvenait-il :

« Ou alors – mais ceci reviendrait finalement au même - cela entérinerait, sans aucune autre forme de procès, cette hypothèse que le scientifique deviendrait en permanence non maître de sa démarche, de sa méthode et de ses résultats. Ce qui renverrait immédiatement au mythe du savant fou, lui-même abondamment dépeint dans la littérature du XIXème siècle. Mythe que, justement, les artistes avaient généré en réponse à une expression sociale naissante de l'époque, expression issue de cette crainte naïve qu'inspirait au commun des mortels la résultante des progrès d'une science dont personne n'arrivait plus, même muni de sa pleine et

Un essai romancé

entière clairvoyance, à déchiffrer les tenants et les aboutissants. »

*

*

*

Ayant lu avec application la lettre que le Comité lui avait destinée, elle restait un moment songeuse. Bien sûr, elle n'ignorait rien des enjeux que la missive lui dépeignait, ayant elle-même contribué d'arrache-pied à leur essor, des années durant. Elle se félicitait de s'être trouvée là au bon moment, dans ce laboratoire innovant qui venait de se créer, alors qu'à peine elle accédait au statut de jeune diplômée ; mais aussi, d'avoir su prendre le mors aux dents, comme le lui avait dicté son caractère impulsif d'alors ; puis d'avoir su garder la tête froide, afin d'en tirer les meilleurs enseignements personnels. Sa carrière s'était inscrite d'elle-même sous les meilleurs hospices, lui traçant une voie de bonne fortune dans laquelle elle s'était engouffrée, puis coulée voluptueusement, tel un lézard au grand soleil - ce dont chaque jour elle louait la chance qui lui avait été offerte d'inscrire son nom au cœur de ces plans secrets -.

Pour rien au monde elle n'aurait voulu abandonner le travail accompli. Il n'était pas plus dans ses intentions de laisser en plan une telle aventure humaine – ce qui, au demeurant, n'aurait constitué qu'une pure folie insensée - en se départissant de cet environnement de franche camaraderie studieuse qui l'avait toujours accompagnée ; et encore moins de prendre de la distance, dans un mouvement de recul apeuré (ou que savait-elle encore ?), à un moment aussi crucial de l'avancement du projet. Non, il n'était pas question de cela.

Un essai romancé

Le papier impeccablement blanc et lisse qu'elle faisait glisser doucement dans ses mains arborait, dans son coin supérieur gauche, un sigle discret et timidement coloré. Tout autour du bureau où elle avait pris place, une demi pénombre s'installait, à mesure que la lumière du dehors décroissait et que la chair du ciel, alentours, semblait s'embraser d'une tonalité des plus surprenantes : à la fois chaleureusement rougeoyante, mais, dans le même temps, comme étrangement éloignée... Était-ce le jour qui, tout autour d'elle, commençait lentement d'agoniser ? Ou bien la nuit qui, triomphalement, venait éclore tel un bouton de rose, pour produire dans le volume étroit de son bureau cet effet qu'elle jugeait sur l'instant déroutant ?

Ce moment ambigu où le jour et la nuit se côtoyaient au plus près l'un de l'autre laissait toujours en elle ce sentiment mitigé d'un plaisir intimement ressenti, doublé d'une vague indécision latente : comme une sournoise inquiétude larvée au fond de sa poitrine, mais qu'elle ne laissait jamais s'exprimer totalement. Ou qu'elle se contraignait à ignorer, s'estimant naturellement peu encline à succomber à la moindre parcelle de morosité.

Ainsi, quelle sorte de réticence sournoise pouvait-elle vouloir se mettre à l'œuvre dans le cœur obscur de sa frêle personne, au moment d'accéder à l'hommage que son entité avait toujours, au plus profond d'elle-même, escompté ? Pourquoi un obstacle virtuel venait-il se dresser contre ce que tout-un-chacun, dans son entourage professionnel, ne pourrait concevoir que comme une légitime récompense de son constant effort d'investissement ? Quel scrupule ou remord, doute ou appréhension, s'emparait-il d'elle ? Pourtant, combien elle savait par expérience qu'il ne fallait jamais faillir !

Il n'était pas question non plus de s'abandonner à un quelconque ressenti ; ni à une fugace peur panique générée, en son esprit

Un essai romancé

troublé, par cette prescience qu'un vaste territoire inconnu venait tout simplement se présenter à elle, sans qu'elle ait su le maîtriser tout à fait. Un doute ? Oui, peut-être conservait-elle, enfouie au fond d'elle-même, cette manière de doute... Mais quelles pouvaient bien en être la nature exacte ? la cause ou la raison, alors qu'aucun franc enthousiasme ne venait le contrebalancer ?

*

*

*

Cependant, l'article qui lui revenait en mémoire avait suscité nombre de commentaires. Parmi ceux-ci, l'un d'eux l'avait plus particulièrement interpellé :

« La question que pose cette notion usurpée d'artiste-chercheur – ou d'artiste-scientifique, puisque notre société hésite tout de même à associer, sans l'ombre d'une précaution oratoire, ces deux entités extrêmes –, réside bien évidemment dans la conjonction de plusieurs facteurs associés, au nombre desquels figure la prééminence accordée, désormais, aux moyens techniques sur le rendu esthétique final des œuvres produites volontairement par les artistes. Et que, cette prééminence allant croissant au fur et à mesure que s'accroît l'étendue de la science, on en viendrait, par un examen rapide de leurs rapports réciproques, à suspecter, d'abord, puis à ressentir pleinement, ensuite, l'émergence d'une volonté de mise en adéquation totale de l'une avec l'autre de ces deux disciplines ; et ce, malheureusement, au détriment de l'artistique.

Un essai romancé

Il apparaît cependant rapidement qu'en cette conclusion hâtive ressort une confusion des genres malheureusement socialement généralisée, avant que d'être sciemment – et je dirais même plus : patiemment et collégialement – mise en place, dans le but sous-jacent de décroisonner progressivement les structures fonctionnelles traditionnellement identifiées de notre organisation ancestrale : décroisonnement par lequel, désormais, les banques font, sans scrupule aucun, de l'assurance, les commerçants, du crédit bancaire, les grandes surfaces, de la promotion ou de la vente directe de produits touristiques, et cætera.

Certes, tout devient théoriquement possible, au sein de notre société hautement déstructurée – sans que cela la rende pour autant moins complexe dans son fonctionnement, bien au contraire - ; mais il est aisé de constater que, du point de vue de l'histoire individuelle, l'efficacité restituée, au final, est rarement au rendez-vous d'une telle généralisation des tentatives de recouvrement de domaines d'action s'éloignant progressivement de leurs cœurs de métiers initiaux, notamment en matière de services. Or, pour que vivent de tels débats structuraux, tout positionnement de départ ne devrait-il pas, d'abord et avant tout, s'appuyer sur des constatations de nature purement qualitative ?

(...)

À aucun moment, en effet, il n'est question de dénier qu'un scientifique, quel qu'il soit, puisse faire, au cœur d'une démarche personnelle, et/ou parallèlement à la mise en œuvre de son savoir scientifique, de l'art avec

Un essai romancé

bonheur, s'il en éprouve sincèrement l'envie. Mais tenter de vouloir ériger en statut autonome la fusion de ce qui s'est développé de manière spontanément indépendante depuis plusieurs millénaires, pour en faire, en définitive, une matière totalement confondue, voilà qui est pour le moins dommageable. Qui plus est, lorsqu'un mouvement d'ensemble tente de systématiser ce glissement de sens, cela est non seulement condamnable, mais il devient à tout le moins urgent de s'interroger sur le fait de savoir si cet allant supposément enthousiaste ne procède pas, en réalité, d'une attitude socialement mensongère.

L'ampleur et l'essor de ce processus révèlent en vérité, et sans pour autant accepter de l'exprimer ouvertement, la marque grandissante de l'omniscience technologique, laquelle tend à devenir exclusive au sein de notre société. Et tout ce qui veut être exclusif est, par définition – nous le savons pertinemment, par expérience –, dangereux pour l'individu. D'autant que cette omniprésence – ce dessein d'ubiquité et d'omnipotence, pourrait-on affirmer ici – découle en réalité d'une véritable volonté de toute puissance. Raison pour laquelle il serait, en d'autres circonstances, salvateur d'en démonter le mécanisme.

(...)

Ce processus, pourtant, nous apparaît inéluctable. Il ne peut être ni enrayé ni contrecarré. Mais est-ce une raison pour tenter de museler ce qui, en l'homme et de tout temps, a construit ses fonctions vitales et fondatrices ? Au moins, que l'on conserve ce respect de

Un essai romancé

vouloir garder hermétiquement clos les fondements de
chacune de nos disciplines. »

*

*

*

Placée au centre de son bureau, elle percevait encore vaguement les quelques silhouettes que dégageaient les cadres qu'elle avait récemment suspendu au mur. Elle percevait obscurément leurs mouvements ondulatoires indécis, comme perdus dans une houle sombre qui, de leur sang et de leur âme, semblait vouloir tout accaparer. Mais ces dessins, qui peu à peu s'effaçaient obstinément de son regard, elle les connaissait par cœur...

Depuis toujours, elle avait eu le dessin facile. Son trait était léger, fluide et bien positionné au centre de la page. Leurs formes harmonieuses éclataient généralement de vigueur. Car depuis toujours, elle avait éprouvé un vif plaisir à dessiner, puis à manier les couleurs. Mais elle admettait volontiers que cette facilité l'avait, en même temps, quelque peu desservie, tant elle nourrissait en elle le sentiment de n'avoir jamais réellement progressé. Elle était comme affublée d'une sorte d'incapacité à restituer une scène de manière foisonnante... Et du manque d'envie, aussi, de se transcender pour s'extérioriser ! C'est-à-dire pour exprimer ses tréfonds intérieurs à travers le dessin, alors même que sa pugnacité professionnelle, pour sa part, était reconnue de tous ! Il y avait là un phénomène d'étrange qui la dépassait totalement.

Peut-être était-ce l'outil qui lui faisait défaut ? Ou, pour être plus précise encore, était-ce le goût pour la technique graphique et picturale qui, chez elle, n'aurait pas été suffisamment affirmé ? Un

Un essai romancé

manque d'assise qui l'empêchait de développer l'envie de se projeter au-delà d'elle-même : dans ces sortes d'univers poétiques ou surréalistes dont les artistes les mieux accomplis avaient toujours su se parer. Et pourtant, elle s'était souvent fait la réflexion que son professeur, qui possédait une technique visiblement irréprochable et se montrait, pour cette raison même, toujours absolument sûr de la justesse de son trait, qu'en avait-il fait, lui, techniquement parlant, de toute sa puissance créatrice ? Quelle créativité publique avait-il su développer à partir de ce don naturel ? Mais que savait-elle au juste ce qu'il en retournait réellement ?

Cependant, la légère pointe de doute qui l'avait peu à peu envahie persistait. Et ce cœur ou ce germe d'une angoisse latente, d'une façon quasi incompréhensible, en elle commençait de s'étaler. La tache qu'il avait produite semblait grossir à mesure que la lumière, tout autour de sa personne, décroissait.

Bien qu'elle sût pertinemment qu'il n'y avait rien d'étonnant à voir s'installer, au crépuscule de toute journée, ce genre de vague à l'âme et que, le lendemain matin, selon toute vraisemblance, la nouvelle aurore aurait tout balayé de ce piètre ressenti, au point que le fond de son esprit n'en serait certainement pas durablement affecté, ce n'était pas sans éprouver une pointe de gêne que, cependant, elle constatait avec surprise l'accroissement inhabituel du phénomène, son augmentation sournoise en intensité, pourrait-on dire, et que se propageait alors en elle son apparente persistance.

- Pourquoi ce doute m'agrippe-t-il aussi intensément ? se demandait-elle, tout empreinte d'une soudaine distraction.

Peut-être parce qu'elle ne mesurait que trop bien que l'innovation, dont elle était une partisane convaincue, tout autant qu'une porte-parole éclairée, n'était, par nature et définition, que de l'invention –

Un essai romancé

et donc, certes, de la créativité pure – ; mais ceci uniquement lorsque cette première notion se voyait validée par le marché ? En d'autres termes, cette création se résolvait en la seule manière de commercialiser un produit. Non pas d'exalter son processus souterrain d'élaboration stricto sensu, mais bien la façon de l'apprêter pour plaire au plus grand nombre. Indépendamment de se poser la question de savoir si ce dit produit ressortait ou non d'une démarche raisonnablement éthique... Cette constatation d'attractivité n'appellerait-elle pas, de sa part comme de ceux qui l'entouraient, de plus profondes réflexions ?

*

*

*

- Alors, je vois avec bonheur que vous avez décidé de persévérer. Vous êtes du genre à ne pas lâcher prise et à ne rien laisser tomber : un bon point pour vous !

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient côte à côte, depuis ce mémorable exercice où il avait dû apprendre le poids que représentait l'acceptation publique de sa déconvenue. Il sourit un instant, un peu décontenancé, alors qu'il cherchait à recalculer précisément son chevalet dans l'axe de la scène.

- Oh, vous savez, je fais cela uniquement pour mon bon plaisir. Je n'ai rien à prouver ni même à craindre, et le ridicule ne tuera que moi.
- Je prends bonne note de votre optimisme, dit-elle en ajustant la pointe de son crayon, bras tendu, vers sa cible du jour, car la panse d'un des gros vases de grés rouge semblait vouloir lui résister plus que de raison. Elle voulait parfaire son dessin,

Un essai romancé

avant de s'embarquer dans une nouvelle passe d'arme avec sa couleur ambiante.

Lui se remémorait comment, la semaine précédente, il avait vu, avec un étonnement déconcertant, son esprit se mettre à divaguer, alors qu'il se croyait totalement concentré sur l'apprentissage du dessin et de la couleur. Comme si ses neurones avaient profité de la porte à peine entrouverte par l'accapuration de l'exercice du dessin pour se laisser aller à leur guise, la raison qui les habitait d'ordinaire ayant manifestement baissé la garde de sa vigilance habituelle. Et cette expérience involontaire, il la jugeait rétrospectivement plutôt concluante ; car au ressouvenir de la lecture confusément lointaine du *Château* de Kafka, c'était tout un monde profondément tapi en lui qui s'était comme remis en marche. Arriverait-il à le rejoindre totalement ?

Car décidemment, il faisait bien lourd dans cet atelier où, tous autant qu'ils étaient, ils se tenaient serrés côte à côte, leur attention sagement dirigée vers le motif inerte qui focalisait toutes leurs convoitises. À son image, sa pensée, d'ordinaire ardente, restait prostrée et comme absente, enclose par cette nuit environnante, et n'osait chercher à se détourner de l'emprise des objets qui flottaient triomphalement dans leur halo de lumière.

Mais c'est elle qui, dans un murmure à peine discernable, rompit de nouveau le silence :

- Mis à part la mise à l'épreuve de votre ridicule, qu'est-ce qui vous motive à venir dessiner ?
- Vous me paraissez bien curieuse, pour quelqu'un qui devrait n'être concentré que sur le minutieux équilibre qu'exige la restitution des couleurs. (Ce disant, il ne put s'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil sur le microcosme impeccable

Un essai romancé

qui s'élaborait sous la main souple et gracieuse de son interlocutrice.)

- Désolée ; c'est un peu mon métier, vous savez. Mon rôle quotidien est de faire le lien entre des équipes de chercheurs d'horizons variés. Une déformation professionnelle, je suppose.
- Vous m'en direz tant ! Et dois-je en conclure, pour ma part, que vous mourrez d'envie de me demander ce qui fait que, en regard de mon activité professionnelle, j'ai ressenti une telle envie de venir me confronter à un exercice que, de toute évidence, je ne maîtrise pas du tout ?
- Je n'osais vous le demander aussi vertement ! admit-elle avec un franc sourire.
- Bien, je me vois donc contraint de tomber le masque. (Il prit cependant quelques instants de réflexion, comme empreint d'une vague hésitation ; ou comme pour prendre le temps de trouver le meilleur moyen de briser une lourdeur qui, à la vérité, l'oppressait intérieurement). La réalité est que je suis écrivain. Chroniqueur et essayiste, pour être plus exact. Mais j'ai récemment fait une overdose de mots ; ce qui, dans ma profession, est une maladie professionnelle plus qu'honteuse. Bien que plus courante qu'on ne le croit, personne, à ma connaissance, n'en a jamais fait ouvertement état, mis à part Stendhal.
- À la bonne heure ! Je pense que nous allons devoir prendre des dispositions pour examiner ce malaise dans toute son étendue : ça vous dirait que l'on prenne un café ensemble, juste avant le prochain cours, par exemple ?

*

*

*

Un essai romancé

« En effet, le consensus ambiant qui se dégage a priori autour de cette pratique fusionnelle – pratique, comme cela est souvent le cas, imposée au plus grand nombre sans que se fût instauré un débat de société préalable – procède du constat classique d’une ébauche de tromperie intellectuelle. Le scientifique agit, certes, sur la matière, mais ne la crée pas. Or cette notion d’utilité de l’action a, de tout temps, prévalu dans la conscience du scientifique ; il est même possible d’envisager que, pour le corps institutionnel qu’il représente, elle fait partie intégrante de sa mission, déontologiquement parlant. Mais ce nouvel état de fait que provoque le scientifique manipulateur de formes et de matière ressort-il d’une réelle approbation populaire ?

Le bon sens admet que le concept de jouissance par le pouvoir de la création ne devrait pas pouvoir exister pour le scientifique, qui d’ordinaire respecte l’objectif initial de son utilité sociale. Le scientifique était jadis, par nature, enclin à ne ressentir qu’une sorte d’émerveillement passif. Dans un passé pas si ancien que cela, il se devait même de porter reconnaissance à la Création dont l’entendement le dépassait. Ceci à l’inverse de l’artiste, qui pour sa part créait, tel un profanateur - un impénitent arracheur de secrets -, un univers personnel fort et autonome, procédé dont certains d’entre eux ont pu tirer, par ailleurs, un ego plus que démesuré. Ainsi peut-on remarquer que les deux démarches, au cours de l’histoire, ne se sont jamais totalement confondues. Et ce malgré ce que pourraient en dire - et tentent aujourd’hui de clamer

Un essai romancé

haut et fort - les tenants modernes de ce concept, pourtant totalement artificiel, d'artiste scientifique...

Je n'en prendrais pour seule preuve que l'exemple qu'eux-mêmes brandissent spontanément : Léonard de Vinci, qui fut, comme chacun le sait, à la fois un illustre scientifique et un artiste accompli. Tour à tour et « indémêlablement » : un ingénieur en hydraulique ; un créateur de machines – de guerre, pour la plupart - ; un astronome précurseur – lui qui avait écrit dans ses cahiers secrets : « Il - sujet neutre éludant à dessein l'évocation du soleil - ne tourne pas. » - ; grand découvreur, par dissection, de la complexité du corps humain et des lois princeps de la physiologie. Le tout doublé du peintre et du sculpteur de génie que tous connaissent.

Or la question qui se poserait aujourd'hui, si l'on tentait de projeter le génie renaissant au sein de notre époque actuelle, serait : Léonard de Vinci a-t-il peint des cadavres ? Des machines de guerre ? Des galaxies d'étoiles ? De simples séances de dissection, comme l'a fait si merveilleusement Rembrandt après lui ? Non : il s'est contenté de les dessiner, fort méthodiquement au demeurant, dans des croquis à visée purement descriptive ; de compiler des schémas démonstratifs à la plume, qu'accompagnaient des écrits d'observations scrupuleuses. Dans son art, il n'a jamais peint que des scènes socialement convenues, tout en leur conférant – certes et ce grâce à son approche globalement humaniste et étayée de scientisme - la dimension morale et l'équilibre esthétique personnels qu'on leur reconnaît encore aujourd'hui. Expérimentant, au

Un essai romancé

passage, de nouvelles techniques picturales – certaines, fort malheureusement, et avec pertes et fracas ! n’ayant pas fait long feu -. Mais toujours en travaillant le rendu de son art pour sa valeur intrinsèque. Au final et avec à peine vingt-cinq années d’écart (soit une génération civile), dans le seul domaine de la production des images, son grand rival et élève Michel-Ange aura été de beaucoup plus innovant que lui !

Bref, Léonard de Vinci, dernière grande figure du savoir universel instauré par l’avènement de la Renaissance, fondateur de disciplines scientifiques nouvelles, a su garder à ses deux êtres intérieurs, l’un entièrement raisonnant, et l’autre totalement affectif, des univers strictement cloisonnés. CQFD ? »

À cet instant précis, il reposa sa plume. Relut, somme toute assez satisfait sur l’instant, cette nouvelle salve d’envolée lyrique qu’il venait de provoquer ; ces lignes qui, pour autant, lui avaient donné bien du fil à retordre. Mais au tréfonds de son être, il le sentait bien : sa pensée, sur ce sujet particulier, restait laborieuse. Où voulait-il véritablement en venir : le savait-il lui-même ?

Mais surtout, il pensa qu’il avait été quelque peu imprudent d’accepter aussi facilement de rencontrer sa voisine de cours en dehors de l’atelier. Concrètement parlant, que pourraient-ils avoir à échanger ?

*

*

*

Un essai romancé

Le matin qui avait suivi ses heures remplies de laborieuses réflexions et de puissantes introspections nocturnes lui sembla, par contraste, d'une fraîcheur tonitruante. Il faut dire qu'il n'était que six heures trente du matin lorsqu'elle s'était faufilée à travers les rues chétives de Paris, pour rejoindre le cadre habituel qui, sans jamais sourciller, accueillait ses journées laborieuses.

Cette journée-ci s'était passée à ressasser encore et encore les termes de la lettre qu'elle avait reçue et à examiner les points que, selon elle, incluait la mission qu'on s'apprêtait à lui confier. Ainsi exprimée, cette mission était-elle raisonnablement viable ? Comment pouvait-elle envisager de donner corps et vie à un tel projet, au-delà des nombreuses facilités qui lui seraient, sans conteste possible, accordées pour y parvenir, autant par l'organisme qui l'employait directement que par son réseau de partenaires ? Au-delà même de la fiabilité des éléments technologiques qu'il s'agirait de mettre en avant, et dont elle connaissait parfaitement la pertinence et l'efficacité, quel poids pouvait-elle accorder à l'entreprise ?

Son domaine de prédilection à elle avait été, durant ses premières années de recherche et d'enseignement, la production augmentée de l'imagerie numérique. Parmi les visées en ligne de mire, la demande de traitement des acquisitions médicales et des images télescopiques très longue distance avaient été une préoccupation légitime, mais jamais unique. Toujours, dans un coin replié de sa tête, avait fleuri l'idée qu'un enchantement visuel latent était perceptible ; et que la libre diffusion de ces techniques, pleinement envisageable derrière l'utilité et la nécessité technologique qui avaient suscité l'émergence de ces outils inédits, perçait tout naturellement. Cela augurait d'un challenge secret qu'elle n'avait jamais quitté des yeux.

Mais elle savait aussi qu'il ne suffisait pas de savoir manipuler des images pour être à même d'accomplir une forme novatrice : forme,

Un essai romancé

d'ailleurs, dont elle n'aurait su définir de but en blanc en quoi elle consisterait. Et que ce genre de démarche créatrice, au demeurant, ne se décrétait pas. Cette interrogation l'avait toujours intimement poursuivie, et même intriguée. Pour être plus exacte, cette constatation l'avait même laissée quelque peu désarmée. Elle se demanda donc, tout au long de sa courte journée, le parti qu'elle serait bientôt amenée à prendre sur le sujet.

Certes, elle ne pouvait ignorer que la puissance de feu de l'imagerie numérique augmentée, sujet qu'elle avait contribué à développer avec constance et conviction, mais sentiments toujours accompagnés d'une circonspection et d'une pondération sans égales, avait désormais atteint un impact public tel que les produits qui en avaient découlé avaient peu à peu commencé à contraindre la vision du monde physique qui nous entourait. Elle en reconnaissait les effets dans de multiples domaines, et la liste de leurs applications potentielles paraissait ne pas devoir s'arrêter de sitôt. Dans cette débauche de commercialisation potentielle à outrance, quelque chose d'insatisfaisant laissait subsister en son sein comme une sorte de goût amer.

Alors que l'heure de la réunion du comité approchait, elle en gardait une posture de retrait inaccoutumée. Le Conseil se passa, d'ailleurs, dans une ambiance plus feutrée qu'à l'ordinaire et sans grand enthousiasme affiché. Il y fut question, une fois encore, de l'atmosphère de crédibilité dont il faudrait entourer le projet, afin qu'il puisse générer un afflux naturel et spontané – ou, du moins, paraissant tel - de jeunes talents dignes d'intérêt. C'était ce rôle en particulier que le comité comptait lui attribuer, si elle consentait à l'honorer de son accord.

Pourquoi devrait-elle s'interdire de le faire, s'était-elle entendue penser en elle-même ? Mais, ajouta-t-elle un peu plus tard à haute

Un essai romancé

voix, juste après avoir donné son accord formel à une participation au projet, je m’interroge malgré tout sur le meilleur moyen de bâtir cette « auréole de crédibilité », comme vous la mentionnez...

*

*

*

Il avait adoré, durant la séance précédente du cours de dessin, découvrir – mais malheureusement à plus de cinquante-cinq ans passés, remarqua-t-il – cette disponibilité créatrice doublée d’une réceptivité spontanée qui étaient, pensait-il, l’apanage des vrais artistes : ceux qui travaillaient une vie durant à inspecter les arcanes de leurs fourmillements intérieurs. À découvrir leur propre fonctionnement, par le truchement de leur capacité à s’ouvrir au monde au travers de leur environnement immédiat. Ou bien en s’appuyant sur des influences plus éloignées.

Cette mise en éveil de l’esprit, pour jouer à plein, se devait de sourdre souterrainement, et ce de manière non autocensurée. Bref, il percevait combien ce phénomène psychologique (don manifestation naturel chez certains individus, plus que pour d’autres) devait comporter de désinhibitions savamment entretenues, voire orchestrées.

« J’eus cette vision, un soir, quand l’astre ne brillait plus pour personne. J’eus cette vision d’une ville babylonienne accrochée, tel un nid d’aigles affreux, sur un piton rocheux.

Là, des aiglons pusillanimes et aveugles se disputaient des festins appauvris de nourritures empuanties. Il y

Un essai romancé

avait pourtant, parmi eux, batailleurs, cet oisillon plus faible que tant de combats fatiguaient.

Lui, il se penchait parfois par-dessus les remparts de cette formidable enceinte de granit. Et il considérait le vide profond : cet immense inconnu d'où voguaient lentement les ténèbres du soir, et que ses frères tapageurs négligeaient d'admirer.

J'eus cette vision, un soir, d'une ville flottante, cernée de désespoir. Au matin, j'en trouvais les limites. Alors, elles s'ouvrirent pour moi, lourdement. Et lorsque je sombrais parmi les brumes saumâtres qui entouraient d'ouate fine ce nid sale d'aiglons, oui, enfin je dansais autour des saintes crasses ! »

Le texte qu'il avait sous les yeux le captivait. Que voulait signifier cet auteur manifestement encore jeune ? De quel envol s'agissait-il ? Par quelles perceptions ses ailes invisibles lui permirent-elles d'atteindre la distance nécessaire à une observation distanciée, mais enveloppante du monde ? Cette vision, l'auteur l'avait-il pensée, vue, rêvée, ou seulement ressentie ? Lui qui, par ailleurs, indiquait volontiers avoir commencé à écrire par nécessité ?

Ce texte était simple, précis, élémentaire, premier, primitif même ; pour cela, il s'affichait en lettres limpides, tel un édit fondateur. Et pourtant, il contenait au creux de lui une richesse et une complexité qui lui semblaient, à lui lecteur, comme infinies...

Le Château, lui aussi, se disait-il en lui-même, représente ce moment original de la construction laborieuse de la personnalité d'un individu par la force de sa volonté intérieure. Il décrit cet instant précis où cette personnalité en devenir entre en concurrence, d'abord, puis en

Un essai romancé

contradiction avec le monde qui l'environne. Le narrateur navigue ainsi en permanence entre désir impérieux d'expression et d'affirmation personnelle par l'outil – il est arpenteur géomètre - et un besoin de soumission aux tracasseries qui nous cernent, puis peu à peu nous enserrant. Qui va remporter le combat de titans qui, inéluctablement, se dessine ?

En filigrane de cette confrontation se profile une autre question, tout aussi fondamentale : qu'est-ce qui fait qu'un désir d'expression devient à ce point autonome qu'il décide d'inscrire sa propre vision comme supérieure à celle que lui offre le monde ? Et au surplus : qu'est-ce qui fait que cette expression personnelle devient artistique ? Impossible de le dire vraiment ; comme il est chimérique de tenter de lui attribuer une origine ou une quelconque norme académique. Si ce n'est que, manifestement, il est généralement observé que cette construction s'amorce très tôt chez la plupart des créateurs de génie.

Car les faits sont têtus ; ils nous suggèrent avec une opiniâtreté sans limite qu'il ne suffit pas de savoir produire des images ou un texte, une sculpture ou quelque autre forme matérielle et tangible, agressive ou bien harmonieuse, pour produire ce que, socialement parlant, nous appelons de l'Art.

*

*

*

Elle avait été avenante ; lui était resté plutôt évasif. La conversation naviguait aisément entre deux eaux. Paris coulait sa Seine parasite entre les toits et les gouttières qui, pour l'heure, n'avaient rien de particulier à se mettre sous la dent. Un petit vent léger, un rayon limpide de soleil : rien qu'une vue urbaine banale s'échappant

Un essai romancé

d'entre les immeubles grisés, et qui peut-être nous reviendrait par le grand soupirail de la Porte des Lilas... ?

Il n'était pas très à l'aise – c'était le moins qu'il pouvait dire -, tandis qu'elle faisait de son mieux pour paraître enjouée et profiter sereinement de ce moment qui se présentait à elle, à la terrasse aérée d'un café, à deux pas de la grande porte cochère qui restait ostensiblement ouverte, tel un large éventail et que bientôt ils devraient franchir pour s'en aller rejoindre la salle de cours qui, sans impatience aucune, attendait que viennent s'y engouffrer leurs deux silhouettes vaines.

Elle avait mis un petit haut léger de tissus Vichy aux épaulettes bouffonnantes. De stature moyenne, elle étalait de toute sa clarté sa chevelure ample qui hésitait entre le châtain clair et l'éclat d'or des jours d'été. Comme un rêve impalpable qui s'étirait aux rives d'une ancienne croisière de bonheur et de plénitude, et qui cherchait par ce biais à se réinvestir de lointains paysages imaginaires...

Du moins, ainsi la percevait-il, du fond de son humeur à demi bougonne. Une moitié tenant de l'Hydre ; l'autre, d'une sorte de miracle resplendissant...

- Je me doute que ce ne doit pas être facile d'évoquer les passages pesants de votre existence, admit-elle, pour tenter une dernière fois de raviver l'ambiance qui s'était quelque peu rembrunie depuis que le sujet de la conversation avait de nouveau glissé sur leurs activités réciproques. Je comprends vos réticences à les évoquer et respecte votre pudeur.
- Je vous en suis gré, balbutia-t-il.
- En vérité, je dois vous faire une confidence...

Un essai romancé

Lui se redressa soudain. Pour ne pas donner l'air d'avoir été piqué au vif par la remarque, il étendit sa main vers sa tasse à café, pour constater aussitôt qu'elle était vide :

- Garçon, vous m'en remettez un, s'il vous plaît... ? Et vous, vous reprendrez bien quelque chose ?
- Non, je vous remercie.

Le silence s'était de nouveau appesanti entre les deux protagonistes. Heureusement, le café demandé arriva prestement, encore légèrement fumant, et il crut bon de préciser :

- Je sais que l'heure est tardive pour reprendre un café ; mais cela me tient en éveil durant nos quatre heures de cours d'affilée ; après, je me sens comme vidé. Par ailleurs, le café ne m'a que très exceptionnellement empêché de dormir...
- Vous avez bien de la chance. Je voulais vous dire, dans le but d'être franche avec vous, qu'en réalité je vous ai très vite reconnu, lorsque vous avez commencé à venir suivre les cours d'art graphique.
- Vous m'avez reconnu : nous nous connaissions donc déjà ?
- Non, pas personnellement ; mais votre chronique est généralement accompagnée d'une petite vignette... Et comme je la suis très régulièrement, eu égard à mon activité... En fait, les points que vous abordez, les problématiques que vous y soulevez m'interpellent souvent. J'aurais aimé pouvoir échanger avec vous sur plusieurs d'entre eux, car ils touchent de près ce que moi-même je suis appelée à mettre en place... Je me doute qu'ainsi formulée à brûle-pourpoint, la demande peut paraître osée de ma part. Mais en réalité et compte tenu de l'ampleur du projet qui m'incombe, je me vois très contrainte par le temps.

Un essai romancé

*

*

*

Tout au long du cours qui s'ensuivit, elle ne cessa de ressasser cet accueil frais qu'avait reçu sa demande d'échanges participatifs. Et qu'aucune décision tranchée, en l'espèce, n'avait été prise par son interlocuteur. Qu'elle en était restée un moment perplexe. Ou bien, s'imagina-t-elle aussi, était-il peut-être plus marqué intérieurement que ce qu'il voulait bien en laisser paraître ? Et qu'en cette hypothèse, il avait déjà fait preuve d'une grande franchise en lui évoquant le malaise dont il se disait affecté.

Pour se distraire de cette mésaventure qu'elle remâchait sans le vouloir, elle revisita en pensée la substance des cours qu'elle avait suivi à Grenoble, auprès de son tuteur universitaire. Ils contenaient le fondement de tout ce qu'elle avait pu apprendre en matière de Culture scientifique : une mine d'or dans laquelle, bien souvent, elle avait puisé matière à positiver et à rebondir.

Tout lui revint clairement en mémoire : depuis la création du Palais de la Découverte par Jean Perrin, en 1937 ; les premiers élans de popularisation d'une science en mouvement ; en passant par l'essor de l'instrumentation moderne et la structuration du monde de la recherche ; bientôt suivis par les premières tentatives d'animations pédagogiques en direction des jeunes. Oui, les années 1960-70, à l'issue desquelles elle-même avait vu le jour, établirent un ferment magnifique où s'étaient peu à peu installées les activités pionnières autour de cette discipline naissante de la Culture scientifique.

- Vous aurais-je vexée en quelque manière que ce fût ?

Sur le coup, ce fut elle qui resta interdite et ne sut que répondre. Cela faisait plus d'une heure, en effet, qu'ils suaient tous les deux et

Un essai romancé

bataillaient côte à côte avec leur matériel de peinture respectif, sous la charpente métallique à sheds de l'atelier de dessin, et qu'ils n'avaient pipé mot ni l'un ni l'autre. Leur conversation terminée, à la terrasse du bar d'en face, ils étaient montés d'une façon quelque peu empesée rejoindre leur cours, un peu à distance l'un de l'autre. Et puis le silence affairé les avait de nouveau envahis.

- Je réfléchissais à un contact que j'aimerais reprendre en vue de mon futur projet, lança-t-elle évasivement.

- Je vois.

(Un instant de silence plus tard, alors qu'elle venait de brosser assez nerveusement sa feuille :)

- Mon ancien tuteur des études, que je n'ai pas revu depuis maintenant une bonne dizaine d'années, au moins... Cela m'intéresserait qu'il me retrace à nouveau l'essor de la Culture scientifique, dont il fut l'un des pionniers, d'ailleurs, pour me remettre tout ce contexte en mémoire. Et qu'il me dise ce qu'il pense, avec le recul, de la généralisation des activités de l'Art-sciences. Discipline dont il défendait déjà le principe, à l'époque, si je me souviens bien.

- Là, c'est moi que vous piquez au vif !

(Elle le dévisagea soudainement, les yeux grands écarquillés. Ils échangèrent en murmurant quelque temps encore, en aparté, discourant à voix basses et par bribes erratiques sur le sujet qu'elle venait d'évoquer, tout en continuant de mimer leurs efforts de créateurs affairés.)

- Bon, d'accord, conclu-t-elle : j'envisageais de lui téléphoner très prochainement, quoi qu'il en soit. Si quelque chose de concret se dessine, je vous tiendrai au courant.

*

*

*

Un essai romancé

« On me rétorquera qu'il s'agit, en quelque sorte, d'un vrai faux problème. Qu'il suffirait de considérer que l'art, tout autant que la science, se définissent en réalité comme deux conventions distinctes issues du même génie humain – en somme, deux élaborations conceptuelles et métaphysiquement parallèles -, et qu'il suffirait de décréter par exemple qu'au premier janvier 2020, à zéro heure zéro minutes et seulement une poignée de secondes, les deux branches, jusque-là disjointes par pure commodité sociale, ne doivent plus faire qu'une : et la cause, ainsi, serait entendue ! Mais les choses se gèrent-elles aussi simplement que cela ?

Ce qui paraît être le plus important pour un œil extérieur à la question, est de continuer à percevoir que ces deux activités humaines sont basées sur des fondements différents, dans l'optique d'atteindre des objectifs séparés. La science se veut – et se doit – d'être une construction intellectuelle purement rationnelle. Dans cet ordre d'idée, sa justification est de forger une représentation concrète de notre réalité. L'art, pour ce qui le concerne, se veut – et se doit d'être – une construction abstractive – c'est-à-dire inventée - que nourrit entièrement le psychologique. Ce constat établit ce que, d'ordinaire, les sciences appellent une dichotomie.

Cette prépondérance psychique fait qu'ambiance et climat intérieurs influent directement ou indirectement sur le produit artistique en cours d'élaboration, puis de réalisation, que, par pure convention, nous appelons encore « œuvre d'art ». Tandis que toute une somme de

Un essai romancé

paramètres objectifs et extérieurs à l'objet ainsi prédéfini vient guider en permanence l'affirmation logique d'une preuve scientifique, qui ne se confond donc pas entièrement avec une œuvre art... ! Le savant Fourier expérimentant le principe de ses instruments du fond de son obscure préfecture iséroise, au tout début du XIXe siècle, ne fit pas, que je sache, œuvre artistique. Ceci sans que personne n'ait jamais songé à venir lui contester le moins du monde son immense génie inventif.

Que la perception que l'on retient des preuves scientifiques soit, par ailleurs, jugée esthétique en soi, notamment par le biais de leur matérialisation sophistiquée, ne leur confèrera pas plus le statut d'œuvre d'art que le serpent qui pond un œuf ne s'appellera poule. Dans le même ordre d'idée, si les deux sphères esthétiques ainsi restituées – l'une d'émanation scientifique, l'autre artistiquement immanente - sont clairement le produit d'un hasard (à forte connotation technologique pour la première ; de principe exclusivement sensible pour la seconde), cela ne suffira en rien à rendre ces deux hasards totalement identiques l'un à l'autre. Ni même superposable. Car ce qui caractérisera chacun d'entre eux résidera en priorité dans la nature des mécanismes qui les auront mis en branle. Et non dans le résultat finalement perçu.

En résumé : s'il est possible d'admettre une certaine superposition des moyens, il ne saurait être toléré une confusion des principes. Et que des esprits supposés doués de sens critique et rompus aux exercices de la réflexion se laissent aussi facilement abuser par un

Un essai romancé

mirage d'essence basique révèle, par sa simple occurrence, l'état d'effritement des enseignements constitutifs de notre identité sociale. Ce qui me paraît relever d'un phénomène en soi suffisamment dangereux pour que l'esprit humain tente de s'y arrêter. »

*

*

*

« Autant que je sache, tout s'est joué à Grenoble à l'occasion de la préfiguration de sa Maison de la Culture. Pour la première fois en France s'y est développé un projet cohérent d'intégration de la Culture scientifique à la culture générale.

Que cela se soit passé à Grenoble ne m'apparaît nullement étonnant : cette cité, alors toujours en voie de constitution, axait tout son développement autour de l'émergence d'une entité scientifique forte, elle-même marquée par des personnalités intellectuelles de haute volée. L'instauration ex-nihilo d'un domaine universitaire construit sur le modèle des campus américains est un cas unique en France. Ses activités s'adossaient pour la plupart à celles du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et, dans une moindre mesure, sur l'émergence de nouvelles structures de recherche d'État ou privées.

À cette époque, la demande culturelle de jeunes scientifiques arrivés en nombre était forte. Une association pour l'Action Culturelle par le Théâtre et par les Arts voit ainsi le jour, créée au début des années 1960 par un professeur de la Faculté des Lettres sur les principes de la culture populaire développés par Jeanne Laurent. La cristallisation de départ autour des arts traditionnels explose pourtant dès 1965,

Un essai romancé

quand l'association décide d'intégrer un projet plus polyvalent, inspiré de la politique ambitieuse d'André Malraux, tout en restant attentive à l'ouverture vers de nouveaux publics, comme le souhaitait son Maire socialiste d'alors, lui-même scientifique de formation, Monsieur Hubert Dubedout. »

- Ce mixte culturel que l'on peut juger inédit me semble pourtant assez révélateur d'une situation sociologique tout à fait marginale, consacrant à Grenoble la fusion de pôles qui pouvaient encore paraître antagonistes sur le plan national, au regard d'une situation politique tranchée, ne trouvez-vous pas ? Notamment parce que 80% des grands instruments scientifiques français ont été installés à Grenoble, entre 1950 et 1990, ce qui en fait une ville entièrement tournée vers la recherche.

(Elle regardait intensément son ancien professeur, les yeux brillant d'admiration.)

- Je vois que tu n'as rien perdu de ta sagacité, lui rétorqua-t-il. C'est en effet à peu de chose près l'idée que j'ai moi-même tenté de développer dans un article de synthèse récent. Mais il faut aussitôt ajouter que c'est à partir de ce moment particulier que les évolutions sont devenues intéressantes. Car dans le contexte de l'Association pour la création de la Maison de la Culture, c'est-à-dire dès avant son ouverture en 1968, une Commission pour l'Animation, constituées essentiellement d'universitaires issus conjointement de la Faculté des Sciences politiques et de la Faculté des Lettres, voit le jour, dans l'idée de défendre le concept de la mise en place d'animations scientifiques spécifiquement conçues en direction des jeunes publics. Elle œuvre pour « faire admettre que les sciences sont un élément constitutif de la culture contemporaine. »

Un essai romancé

- Je suis, pour ma part, impressionné par un tel niveau de détails, hasarda, durant un bref moment de pause, l'auditeur qui les dévisageait silencieusement, l'air de plus en plus ébahi, depuis qu'avait débuté l'exposé.
- Dans ce cas, vous n'êtes peut-être pas encore arrivé au bout de vos surprises, lui glissa d'un ton amical le vieux professeur, en accompagnant sa bonhomie naturelle d'un malicieux clignement de l'œil.

*

*

*

« Donc, vous aurez noté avec moi que ce sont des universitaires de formation littéraires qui, les premiers, émettent l'hypothèse d'une « vulgarisation scientifique ». Ce fait tient à cette intelligence culturelle locale à laquelle tu faisais allusion à l'instant. Mais nous n'en sommes qu'au début du chemin : puisque l'action prend place au début de l'année 1967, tandis que la Maison de la Culture tant attendue ne verra le jour qu'à l'occasion des Jeux Olympiques d'hivers, au début de l'année suivante.

Je glisse rapidement sur la curiosité locale du rapport Hollard, commandé par la municipalité Dubedout, à cet enseignant issu de la Faculté des Sciences économiques. Prenant comme modèle le Palais de la Découverte à Paris et d'autres lieux de stature internationale, comme le tout nouveau Exploratorium de San Francisco, mais aussi ceux prenant appui sur des expériences plus ancrées, telle la Maison de la Culture de Firminy, dans la Loire, il conclut que ces activités devront se fonder sur le tissu grenoblois très riche de laboratoires et d'entreprises industrielles.

Un essai romancé

Dans ses préconisations, l'accent est porté sur la nécessaire coordination des moyens. L'idée d'intégrer un coordonnateur fait alors son chemin, dont se dessine rapidement le profil. Ce responsable devait posséder une culture générale et scientifique vaste et solide ; connaître parfaitement les arcanes de l'Université ; et être rompu aux activités d'enseignement de haut niveau. Au total, jusqu'en 1981, huit enseignants-chercheurs vont se succéder, l'arrêt programmé de cette activité prenant pour cadre la création, deux années auparavant, du premier CCST-I de France, lequel reprendra à son compte la totalité de leurs activités. »

- Il me semblait avoir été, avec mon père, à son inauguration. Je n'étais plus une enfant, j'avais déjà quinze ou seize ans, je crois ; cependant, je suis restée quand même très fortement impressionnée...
- Vraiment ? Mais je pense que tu dois faire erreur... Il devait plutôt s'agir des festivités entourant son dixième anniversaire. Si c'est bien le cas, ce doit être là que, pour la première fois, nos chemins se sont croisés... ; car moi-même, en tant que tout nouveau Président de l'Université Joseph Fourier de Grenoble, j'ai été convié à y recevoir solennellement le Ministre de la Recherche de l'époque, Monsieur Hubert Curien.
- Je me disais aussi... Je vous ressers un peu d'eau, professeur ?

(Derrière elle, insidieusement, la pendule jugée sur le buffet approchait lentement ses deux aiguilles de la graduation marquant l'heure la plus profonde de la nuit.)

Un essai romancé

- Ce sont là des confusions courantes, à cet âge... Merci (Et après s'être rassasié d'une large rasade :) Ceci étant, ce fut pour nous une belle et grande époque, vous pouvez m'en croire. Avec à la clé la création de plusieurs expositions qui firent date : l'une d'elles sur l'*Énergie nucléaire* ; l'autre sur *Le bruit* ; la troisième sur l'*Archéologie aérienne*, j'en passe et des meilleures. Pour moi, la plus emblématique de toutes restera celle que nous avons intitulée *Image de la Recherche*. À égalité, peut-être, avec la tenue du colloque sur *La place des sciences dans l'action culturelle*. Après cela, nous semblait-il, nous n'avions plus rien à apprendre de personne !
- Et vous, qu'en pensez-vous ? dit-elle en se retournant vivement vers son autre convive, lequel écoutait pensivement leurs paroles.
- Je ne sais trop quoi dire... Il m'est difficile d'exprimer mon sentiment, de but en blanc. Je vois bien se dessiner un contexte. Mais je n'ai pas encore saisi le fil qui le relie à notre sujet du moment. En l'espèce : comment, selon vous, émergea le concept d'Art-sciences.
- C'est un long cheminement, il est vrai. Nous allons y venir plus précisément. Mais si vous le voulez bien, nous en reparlerons demain. Excusez-moi si je vous semble indélicat, mais le voyage jusqu'à Paris m'a épuisé. À mon âge, je n'ai plus vraiment l'habitude, voyez-vous... »

*

*

*

« Qu'est-ce qui caractérise une démarche d'artiste ? La vision qu'elle sous-tend ? Ou bien, plus que la vision elle-même, la pertinence que le commun des mortels en

Un essai romancé

percevra ? Celle qu'en nous elle dégagera ? Plus encore que sa recevabilité, sa communicabilité n'importe-t-elle pas plus ? Ou encore, son extraordinaire pouvoir de transcendance ? Ce qu'on pourrait appeler, en quelque sorte, sa séduction... ?

Ces questions tarabustent l'âme en éveil de l'artiste qui s'interroge sur ses propres finalités, mais ne sait pas lui-même comment répondre à son défaut d'orientation ; tout comme le commun des mortels se trouve aisément désorienté par l'univers glacial, car aseptisé, qui est le nôtre aujourd'hui. Le monde fractionné qui nous entoure lui paraît n'être sans autre identité possible que celle qui subsiste, toujours vivace, dans les entrailles profondément enfouies de l'arrogante création contemporaine.

Ajouter à cela que notre monde ne reconnaît plus (du sens : identifier) la valeur véritable d'un travail vrai. Ni celle de son obstinée confrontation d'avec soi-même menée une vie durant, et sur des périodes pouvant couvrir jusqu'à un demi-siècle de production, tandis que l'acharnement de l'artiste libère en permanence un flux qui grossit peu à peu et bientôt embellira, tel un long fleuve se gorgeant d'un monceau de formes, autant qu'il se nourrit de sens... Un réseau de rus et de rivières n'en formerait pas moins sûrement une mer fuyante, ou un spacieux océan ! In fine, c'est ce parcours d'enseignement immanent, rayonnant, tout autant que limpide, et non le monde lui-même, que son œuvre tendra à illustrer. Et ceci ne débouchera sur rien d'autre que la connaissance intime de l'être : c'est-à-dire de

Un essai romancé

l'humain mis en tension ; mais aussi, en symbiose avec lui-même.

En regard de telles démarches obstinée, où pourrait s'inscrire les derniers développements du scientisme moderne ? Par exemple : sa conquête spatiale et toutes les questions éthiques qu'elle soulève – et qui à jamais risquent fort de rester non résolues - ? La guerre fantasmée jusque dans les étoiles ? La course à la Ressource, mise péniblement en balance avec cette équation impossible de la pérennisation en tant qu'espèce de notre vie sur la Terre ? Et toutes ces impasses qui, au travers de ces quêtes individuelles, se dessinent ! Car non seulement ce rêve décalé apparaît trop lointain pour l'Homme ; mais, de plus, il devient évident que ce rêve infondé d'évasion par le haut nous arrive déjà trop tard !

Pour l'artiste essentiel, cependant, pour ce créateur libre et innovant qu'il se devra d'être, à l'image de ce qui est décrit dans le parcours, devenant à mesure infernal, du *Château*, s'engager sur le chemin de l'art vrai a toujours correspondu, peu ou prou, à tenter d'emprunter une voie sans issue. Mais, au moins, pour celui qui l'emprunte, cette voie laborieuse possède le mérite de nourrir cette charge émotive suprême et ancestrale – que l'on songe un instant aux représentations rupestres datant de la nuit des temps, où nos besoins premiers et nos ressentis primordiaux s'exprimaient déjà - de faire couler en nous une eau sereine et salvatrice, à laquelle nos esprits peuvent, mais seulement s'ils le désirent, venir un à un s'abreuver.

Un essai romancé

N'est-ce pas là, au creux de cet axiome premier, que se forge le seul véritable enjeu de l'artiste qui, aujourd'hui encore, vaille la peine d'être abordé ? »

Il était cinq heures du matin ; il lâchait subitement sa plume. Sa chronique du lendemain était enfin prête à être envoyée. Il la relirait cependant une dernière fois, par acquis de conscience... juste avant de se mettre à la taper sur son ordinateur, en vue de la joindre au mail qu'il préparait ponctuellement, chaque semaine, pour son rédacteur en chef. Mais pour l'heure, il irait se coucher.

*

*

*

Elle était dans son lit, recroquevillée sur elle-même, telle une mouche qu'une araignée aurait piquée. Avait-elle bien fait de provoquer cette rencontre ? En réalité, elle devait bien se l'avouer, par une inhabituelle spontanéité de sa part, elle avait agi sans réellement réfléchir aux potentielles conséquences de cette entrevue. Car il apparaîtrait au premier coup d'œil d'un observateur extérieur, même non averti, que plusieurs mondes d'écart séparaient les deux individus que les circonstances lui avaient proposé de réunir.

Que cherchait-elle au juste, se demandait-elle ? Était-ce là le sens dans lequel on lui avait demandé de conduire sa mission ? Ne devrait-elle pas plutôt, en ce moment précis, être en train de prospecter de nouveaux talents ? D'élaborer de nouveaux scénarii ? De rapprocher, malgré les écueils inévitables du large qui pointerait à coup sûr à l'horizon des mers virides de l'être, comme l'avait écrit Rimbaud, d'éventuelles affinités créatrices ?

Un essai romancé

Elle se tournait et retournait ainsi dans le creux de son lit, alors que se levaient tout autour d'elle les premiers rayons du soleil. Elle tournait et retournait ses idées dans sa tête, sans pouvoir se défaire de cette désagréable sensation d'un échec annoncé. Elle qui, généralement, avait ses deux pieds bien ancrés sur la Terre et tenait d'ordinaire ses convictions fermement serrées entre ses mains, tant elle était sûre du bien-fondé de la lecture des événements qu'elle nourrissait intérieurement ! Même la quête d'un grain de poésie ne justifiait pas, à ses yeux, cette outrageuse témérité dont, en cette circonstance-ci, elle avait fait preuve...

Pour autant, une autre partie d'elle-même ressentait de la paix. Comme cela était apaisant, en vérité, de se laisser porter par son instinct de femme vers ces régions de l'esprit qui lui réclamaient des gages de sa bonne conduite ! La bienséance de sa conscience lui commandait intimement de tenir compte de la teneur du débat secret qui l'avait jusque-là agitée, depuis que sa mission avait été collégialement entérinée. Son cœur de femme, son âme entière de femme lui semblaient être ici en jeu, et elle se devait à elle-même de se mettre en adéquation avec eux. Du moins, c'était ainsi qu'elle percevait les choses, à cet instant précis de son existence : là, recroquevillée sous ses draps chiffonnés, au fond de son lit chaleureux, telle une mouche nerveuse qu'une araignée aurait piquée...

Pour autant, même à moitié malade et frileuse, chancelante et peureuse, elle se lèverait bientôt, comme à son accoutumée, pour, comme au sortir d'une chrysalide, s'envoler à la rencontre d'un jour nouveau : celui qui, déjà, se présentait à elle...

*

*

*

Un essai romancé

- Alors Professeur, où en étions-nous restés, hier au soir, de votre exposé ?

Le vieux professeur consulta brièvement ses notes, avant de les regrouper en un paquet bien formé et de les reposer précautionneusement sur le coin de la table.

« Aux premières expériences de contact entre les sciences et le public... Et ce public s'élargissant et se diversifiant peu à peu, commence bientôt à se poser la question de la relation entre sciences et société. Il ne s'agissait plus seulement d'envisager les choses sous l'angle unique de la vulgarisation ; mais, pour la communauté scientifique elle-même, de s'interroger sur son propre rôle dans le processus de popularisation de la Science ; et, par voie de conséquence, d'en mesurer les approches possibles, comme cela sera bientôt le cas, par exemple, pour la Société Française de Physique qui, en 1973, intitulera son colloque annuel *Aix-Pop* (raccourci pour « Aix-en-Provence » - lieu de réunion du colloque - et « popularisation », évoquant du même coup les substantifs « populaire » et « expositions »).

Grenoble, de nouveau, ne sera pas en reste. L'année suivante, dans « sa » Maison de la Culture qui en devient l'un des pivots principaux, les animateurs du mouvement Physique dans la rue proposent un colloque ayant pour thème *La place des sciences dans l'action culturelle*. Y prendront place des débats pour tenter de différencier des notions telles que « vulgarisation et animation » ; ainsi que des réflexions portant sur les « applications et implications de la Science ». Dans le même temps, des livres commencent à fleurir sur le sujet, comme celui de cet enseignant en philosophie des sciences qui intitulera son ouvrage *Le partage du savoir : science, culture, vulgarisation*.

Un essai romancé

En cinq années de fonctionnement, la Maison de la culture de Grenoble voit ainsi passer plus de 250 000 visiteurs qui, au total, ne suivront pas moins de 85 actions programmées (expositions, expériences ou expérimentations, conférences, films commentés et débats, etc.), pour lesquelles environ 300 scientifiques se seront mobilisés. Mais, face à ce véritable engouement, les premières difficultés ne tardent pas à surgir.

Outre des questions de dimensionnement des équipements, de problématiques proprement culturelles et d'approches sociétales qui agitent le cercle des organisateurs, de programmations plus ou moins conflictuelles, les activités mêmes d'animation commencent à pâtir d'un lieu conçu essentiellement pour accueillir du spectacle vivant, malgré les affinités formelles que proposent ces deux disciplines. Les bâtiments de la Maison de la culture s'articulent en effet autour d'un théâtre mobile et de divers auditoriums, ce qui marginalise son unique espace d'exposition. Les directeurs successifs de la Maison de la Culture et la municipalité grenobloise en viendront à cautionner l'idée de la création d'un espace dédié indépendant, mais où artistes et scientifiques pourraient toujours avoir partie liée. Ainsi naît l'Association pour un Centre Culturel et Scientifique, consacrant de facto le concept de Culture scientifique, en ouvrant grand la porte à la création du premier Centre de Culture Scientifique et Technique (dénommé CCST, en abrégé, avant que ne lui soit agrégé, quelques années plus tard, le terme ambivalent d'Industrielle) de France.

Une étape fondamentale venait d'être franchie. »

Un essai romancé

*

*

*

- Si je vous suis bien, selon vous, cette période charnière se serait attachée à résorber la fracture qui s'était instaurée, au fil du temps, entre des scientifiques aux pratiques de plus en plus élaborées et la majorité d'une population à laquelle leurs sciences étaient censées s'adresser ? s'enquit l'auditeur resté jusque-là silencieux.
- Il est possible d'envisager les choses en ces termes. Même si j'ai exprimé cette idée d'une manière, disons, beaucoup plus factuelle... c'est-à-dire, à mon sens, plus scientifique.

Puis, sans se laisser perturber le moins du monde par les perspectives envahissantes qu'aurait pu sous-entendre la remarque de son auditeur, le vieux monsieur jeta à nouveau un œil alerte sur ses notes, avant de poursuivre :

« De cette période naîtra un certain éclectisme dans les thématiques abordées par les animateurs qui, par ailleurs, œuvrent ardemment pour la création d'un Centre de Culture scientifique. En même temps, s'essuient les premiers plâtres de la division : notamment entre les tenants de l'engagement militant (par exemple, certains détracteurs de la société informatique) et ceux qui prônent la neutralité de l'animation scientifique. Et de manière plus sous-jacente encore, se révélera la forte hétérogénéité des connaissances préalables indispensables – socle que l'on nomme aujourd'hui les « prérequis » - des publics, ainsi que la très grande diversité des attentes qui en découlent. Données qui semblèrent entrer en apparence contradiction avec le succès toujours grandissant des animations proposées.

Un essai romancé

Deux réponses furent cependant apportées à ces interrogations multiples : l'une consista à multiplier les débats contradictoires sur des sujets d'actualité censés faire le lien entre les différentes couches socioculturelles. La seconde, à s'ouvrir avec vigilance à d'autres formes d'organisation sociale. C'est ainsi que le futur CCSTI parviendra à enraciner son action dans la dynamique de la participation citoyenne et de l'innovation sociale propre à notre communauté grenobloise.

Ce CCSTI est conçu en premier lieu comme un centre de production culturelle. Dimensions historiques, sociologiques et économiques font partie intégrante des messages à transmettre aux différents publics qui s'y côtoient. La diversité des supports envisagés permet aux équipes pédagogiques du CCSTI de s'adapter instantanément à leurs multiples attentes. Dans ce contexte bouillonnant où se mêlent allègrement inventivité culturelle et innovation technologique, s'épanouira spontanément le concept d'Art-Sciences, notamment à travers ses Ateliers dédiés. »

*

*

*

« *Le Château*, que je lisais - comme je le précisais dans un numéro antérieur -, délictueusement allongé dans le sombre opulent d'une chambre d'adolescent, m'apporta, chemin faisant, d'autres formes d'enseignement. À force de poursuivre sa reconnaissance sociale par l'outil, le héros malheureux du *Château* en vient tout insidieusement à créer une situation de décalage

Un essai romancé

permanent entre les objets immédiats de son désir – car celui-ci est multiforme - et la réalité concrète qui le fuit.

Le château dont il est question dans l'ouvrage, lequel, peut-être, représente moins une bâtisse réelle qu'une allégorie distanciée du pouvoir, réussit ce tour de passe-passe d'être à la fois omniprésent à l'esprit du lecteur, sans pour autant être jamais décrit. Un autre personnage, cependant, hantera un moment les limbes de la subconscience du vaillant arpenteur, quémendeur inlassable de sa piètre liberté, dans un monde où sa réussite sociale semble vouloir le fuir. Une femme nommée Frieda l'accompagnera l'instant d'une nuit, là où il serait séant que, aux yeux de cette époque puritaine et conservatrice, il en soit ainsi pour toute éternité.

Puis la femme, tout à coup, disparaît : évaporée au profit de cette quête éclatante du moi distant du narrateur, dans un monde qui se vide de sens à mesure. Serait-ce là la première incongruité de l'ouvrage ? La première bifurcation logique de l'histoire ? L'aiguillage qui, finalement, éloignera le narrateur de sa propre vérité ? Au surplus, une question prégnante se pose : chacun d'entre nous n'est-il pas de ces sortes de narrateurs en puissance qui nous réinventons en permanence des vies nouvelles, d'autant plus puissantes qu'elles se trouvent concrètement éloignées de nous ?

Il est vrai qu'une telle vérité est de nature à déranger. Mais, dans le même temps, elle nous captive de toute son intensité. Car nous sommes attirés par elle comme le sont les aimants : notre cœur, notre pouls, nos

Un essai romancé

entrailles eux-mêmes y jouant le rôle de centre indéfectible de notre propre attirance égotique. On le voit : pas moyen, dans l'univers scrupuleusement brossé par un Kafka intransigeant, d'échapper à nos propres personnages.

Mais pourtant et à la longue – ou, pour être plus exact encore, à force d'épuisement -, une porte étroite enfin se dessine : car soudain surgit à l'esprit du narrateur l'idée de tenter de retrouver son salut... par la reconquête de son égérie féminine. Vaste sujet, en vérité ! Ou presque probable de notre profonde modernité ? Personne ne saurait le dire : pas même l'écrivain, mort lui-même avant d'avoir pu livrer sa dernière vérité en la matière. Vérité qu'il préférera finalement garder jalousement scellée par devers la tombe... À moins que ce soit moi qui, du fond de mon brouillard d'adolescent impatient, ai rêvé cette issue hasardeuse, afin de tenter d'échapper à l'enfermement naissant d'un univers potentiellement absurde ? »

*

*

*

- Bien, je pense qu'il nous faut maintenant conclure, dit-elle en direction du vieux professeur.
- Conclure, je ne sais pas. Comme vous le savez aussi bien que moi, tout bon scénario contient un épilogue. Et pour ce qui me concerne, je ne suis pas sûr d'en posséder les clés ! Mais enfin, je vais tenter d'apporter des éléments de réponse...

Un essai romancé

Le professeur géra un petit moment d'appréhension habituelle par une légère inspiration. Puis il se lança à corps perdu dans cet exercice qui, en réalité, lui plaisait le plus : la synthèse.

« Les CCSTI, et particulièrement leur fer de lance grenoblois, vont tenter d'orienter leurs actions selon trois axes complémentaires :

- tout d'abord et préférentiellement, vers la médiation scientifique, dont ils firent leur corps de métier ;
- ensuite, vers un centre de ressource (par le biais de la fédération de projets) et de réflexion ;
- enfin, vers la prise en compte de la valorisation du patrimoine scientifique et technique (mais en dehors de toute collection, ce que prendra en charge, ultérieurement, c'est-à-dire à partir de 2002, la mission nationale PATSTEC - patrimoine scientifique et technique contemporain).

La Semaine du cerveau est une opération de sensibilisation qui navigue aux confins des deux premiers secteurs, entre médiation scientifique et centre de ressource. Initiée en 2007 par la Société des Neurosciences, elle-même créée en 1999 et dont l'un des épïcêtres est implanté dans l'enceinte même du Centre Hospitalier Universitaire (ou CHU) de Grenoble, elle a permis de mettre en place aussi bien des expositions d'images (notamment celles produites à partir de clichés de neurones artificiellement activés), aux visées esthétiques indéniables, qu'une animation multimédia spectaculaire, le *Cerveaurium*, proposant une interface d'immersion dans un cerveau en action, sous la conduite conjointe d'un médiateur et d'un musicien.

Suite à diverses expériences plus ou moins heureuses, dont celles florissantes représentées par l'Association pour la Création et la Recherche sur les Outils d'Expression (ACROE), en lien avec le

Un essai romancé

Laboratoire Informatique et Création Artistique (ICA), des Masters voient le jour dans le cadre de ce qui deviendra bientôt l'Université Grenoble Alpes, notamment en Communication et culture scientifique ; et plus récemment encore, en Art-science-technologie, discipline qui franchit un degré supplémentaire vers l'« ingénierisation » de la création artistique. Tous s'appuient, au moins en partie, sur les travaux et recherches d'enseignants universitaires de renom, ce qui suppose la possibilité d'investir partiellement les divers laboratoires de recherche de notre méga(techno)pole grenobloise.

Jusqu'à la création, en un partenariat étroit, de la fameuse Biennale Arts Sciences et du salon Experimenta, lesquels se veulent être une vitrine des savoir-faire et réalisations originales fédérées par l'Atelier Arts Sciences (émanation conjointe du Commissariat à l'Energie Atomique de Grenoble et de la scène nationale de l'Hexagone de Meylan).

Voilà : je crois vous avoir brossé un panorama relativement complet de l'aventure que j'ai pu suivre de près, impliquant cette discipline émergente. Il est toujours utile, lorsqu'on souhaite aborder une notion nouvelle quelle qu'elle soit, d'en reconstituer avec rigueur l'historique, où se lisent en filigrane les tenants et aboutissants de son occurrence. Il vous appartient désormais de bien les décoder... afin d'être en capacité d'en tirer le meilleur parti possible ! »

*

*

*

Un essai romancé

- Alors, jeune homme, qu'avez-vous retiré de ma présentation ?

Lui resta coi un instant, ne sachant sur quel pied il devait prendre la sentence.

- Jeune homme ? J'ai quand même cinquante-cinq ans passés !
- Et moi, bientôt quatre-vingt ! C'est ce qu'on appelle le privilège de l'âge, voyez-vous.
- Si vous voulez... (Il jugea plus opportun de passer outre et de poursuivre en priorité son raisonnement). Ce que j'en retiens est qu'elle me conforte dans l'idée que les notions d'esthétique, du beau, sont avant tout une convention sociale. Mais oserais-je ajouter qu'elles se devraient aussi d'intégrer une notion morale ? Avec toutes les précautions d'usage qu'il convient de prendre de nos jours pour ne pas être immédiatement taxé de nourrir une vision rétrograde du monde ! Car cette notion de moralité induite par les liens sociaux est rigoureusement évacuée, de nos jours, par tous les systèmes ambiants.
- Que voulez-vous dire ? s'enquit le vieillard, manifestement surpris par l'énoncé qu'il jugeait outrancier de son interlocuteur.
- Seulement que, pour replacer les débats au centre de leur signifiante, il faudrait exprimer au préalable que le beau, l'esthétisme émanent avant tout de l'expression des pensées dominantes. Nous observons alors que deux aspects distincts en découlent, d'ailleurs parfaitement mis en valeur par votre exposé. Le premier est que la science technologique (celle qui valorise les applications potentielles des procédés) devient de toute évidence la préoccupation essentielle du moment ; l'obsession qui fédère tous les moyens et toutes les énergies... Mais est-elle fondée, pour autant, à phagocyter les

Un essai romancé

autres formes d'expression ? L'avènement des manifestations de l'Art-sciences ne pose pas uniquement la question du savoir, ou des savoir-faire ; elle pose plus largement la problématique en termes de rapport de forces.

- Phénomène qui est, me semble-t-il, toujours à l'œuvre, au sein des sociétés humaines. Mais sur le point du bien-fondé des manifestations de l'Art-sciences, je ne saurais moi-même m'exprimer. Je suis trop vieux et détaché de ses développements les plus récents. Je laisserai donc les jeunes générations répondre à ma place. Je note seulement qu'elle semble le faire de manière plutôt pertinente... et avec engouement !
- Ce qui m'amène au deuxième aspect que soulève la question que vous venez d'exposer. Si pensée dominante il y a, elle impacte forcément la structure sociale dans son ensemble. Et qui dit impact social, dit répercussions politiques... Depuis plus de trente ans, par exemple, nous a été annoncée comme inévitable l'accession à la société des loisirs. L'avènement récent de la robotisation a contribué à libérer un temps libre accru, souvent imposé, d'ailleurs, et dont les populations ne savent a priori que faire. Ce phénomène, comme vous avez su le montrer, a développé un appel vers la démocratisation – prise au sens plein du terme – des pratiques de loisir, au premier plan desquelles figurent les pratiques dites artistiques. Raison pour laquelle je pose la question préalable de savoir de quel art parle-t-on ? Car les responsabilités morales de l'Art* sont inhérentes à toute pratique qui touche à un contenu. Et par le biais de la popularisation, cette caractéristique sociale, pourtant essentielle aux yeux des individus, semble actuellement vouloir être systématiquement gommée, ne trouvez-vous pas ?
- À première vue, votre pensée m'apparaît plutôt alambiquée, répondit sans détour le vieux professeur. Mais, pour tout vous

Un essai romancé

dire, jeune homme, j'avoue qu'elle me plaît. Au moins, je peux lui concéder qu'elle possède le mérite de poser distinctement de vraies interrogations !

* ce débat artistique fondamental a agité toute la période charnière de la fin du XIXe siècle, qui vit se dégager progressivement l'art moderne ; la position de Vincent Van Gogh est à ce sujet emblématique : « Je ne connais pas encore de meilleure définition de « l'art » que celle-ci : L'art, c'est l'homme ajouté à la nature, la réalité, la vérité, dont l'artiste fait ressortir le sens, l'interprétation, le caractère, qu'il exprime, qu'il dégage, qu'il démêle, qu'il libère, qu'il éclaire. » Extrait d'une lettre de l'artiste cité dans la très belle page de Franco Vedovello, *Impression et expression*, en ouverture de son ouvrage intitulé *Van Gogh* (Gründ, Paris 1990, pour l'adaptation française).

*

*

*

(fin du premier fichier)